

tendus, le regardait. Une pâleur mortelle avait envahi le doux visage de la pauvre mère. Terrifiée, affolée, muette d'épouvante, elle dardait sur le bandit un regard brûlant. Qu'elle poussât un cri, elle était sauvée... Elle n'en eut pas le temps.

CHARLES BUET.

(A suivre.)

RICHES et PAUVRES.

CAUSERIE

SI R LES

SOUFFRANCES D'HIVER.

I.

L'aiglon seul g' mit dans les campagnes nues.
Tout se voile : les cieux, vaste océan de nues.
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant.
L'orage s'est levé : l'hiver s'avance et gronde.
L'hiver, saison des jeux pour les riches du monde.
Saison des pleurs pour l'indigent !

Oh ! le vent déchainé sème en vain les tempêtes !
Heureux du monde il passe et respecte vos fêtes.
L'ivresse du plaisir embellit vos instants,
Et, malgré les hivers, vous respirez encore,
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,
Un dernier souffle du printemps.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure
Sous ces toits indigents, frêle et triste demeure
Qu'un aiglon pénètre, et que rien ne défend.
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère,
Qui, glacée elle-même au fond de la chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant !

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides.
Le bruit des instruments vous d'robe à moitié
Ce cri que j'entends au pied de vos murailles,
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles :
Oh ! pitié ! donnez par pitié !

II

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
Ils sont là, leur voix triste essie une prière :
Dites, resterez-vous nus si froid que la pierre
Ou s'agenouille la douleur ?

Donnez, ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir :
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir !

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit tout oppressée,
Le frisson de vos cœurs sera moins douloureux ;
Et quand vous paraitrez devant le juge austère,
Vous direz : " J'ai connu la pitié sur la terre,
Je puis la demander aux cieux ! "

X

(La Bonne Lecture.)

L'ENFANT MYSTERIEUX

PAR

V. EUGENE DICK.

(Suite.)

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE VII.

Où l'on perd l'espoir à bord
de " l'Espérance. "

LA journée du lendemain s'écoula sans incidents notables.

Les hommes de la police riveraine ne bougèrent pas de leur campement. Seuls les officiers, guidés par Antoine, firent une excursion dans la partie nord de l'île et explorèrent minutieusement le ravin où, selon toute probabilité, de vait s'opérer le débarquement des marchandises en contrebande.

Où se distribua les postes d'observation à occuper et l'on convint des signaux à faire quand il faudrait regagner la chaloupe.

Puis chacun attendit la nuit avec impatience.

Le soleil se coucha derrière un amoncellement de sombres nuages, qui n'annonçaient pas que le vent dût baisser. Au contraire il fléchit avec la marée montante, et vers minuit, il soufflait presque en tempête.

La nuit était noire, avec quelques intermittences de clarté quand le rideau de nuages se déchirait. Ce fut pendant une de ces intermittences qu'Antoine, placé en observation sur les rochers qui dominent la petite baie, fit tout à coup entendre une sorte de sifflement qui avait la prétention d'imiter le coassement de la grenouille.

Ce signal fut répété sur la droite, et un homme surgit bientôt des rochers voisins.

C'était l'officier de douane.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il à voix basse.

— Une voile là-bas, dans la direction des caps ! répondit Antoine.

— Chaloupe ou goëlette ?

— Goëlette, autant que j'en puis juger.

— Je ne vois rien encore. A quelle distance environ ?

— Pas plus d'un mille. Elle pique droit sur l'île.

— Tiens, je vois... mais, avec une pareille brise, elle sera ici avant dix minutes !

— Sans le moindre doute. Que faut-il faire ?

— Ne pas bouger et bien constater d'abord que nous avons affaire à l'Espérance.

— Oh ! c'est elle. Je la reconnais bien maintenant à sa voilure.

— Alors, attendons : nous serons bientôt fixés sur ses intentions.

La goëlette signalée ne tarda pas à paraître en vue de l'île. Un instant les deux guetteurs crurent qu'elle allait la dépasser et continuer sa route, mais il n'en fut rien. Elle décrivit une courbe gracieuse qui l'amena dans le vent ; ses voiles battirent avec un bruit de tonnerre, puis furent rapidement abaissées sur le pont ; les écubiers grincèrent sous le frottement des chaînes ; l'ancrage mordit, et un instant après le vaisseau s'immobilisa.

C'était bien l'Espérance, avec sa haute mâture couchée vers l'arrière, sa carène svelte, son beaupré assez long pour recevoir foc et clin-foc, sa poupe élevée et ses portes-manteaux où se trouvait suspendue la chaloupe du bord !

Tous ses détails apparurent aux deux observateurs pendant une échappée de lumière, qui ne dura pas plus de quelques secondes, mais qui fut suffisante néanmoins pour enlever toute incertitude.

Les nuages se condensèrent de nouveau ; le ciel redevint opaque, et la couleur grisâtre du fleuve se fondit dans l'obscurité générale.

Antoine et le douanier prêtaient l'oreille, attentifs au moindre bruit suspect.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.....

Puis un bruit de rames indiqua que la chaloupe venait d'être mise à l'eau et s'avancait vers la plage.

Elle ne tarda pas à aborder.

Un homme, muni d'une lanterne sourde, sauta à terre et s'engagea aussitôt sous la voûte du ravin.

Nous avons vu, dans un précédent chapitre, que cet homme était le capitaine Hamelin lui-même ; et le lecteur se souvient encore du coup de fusil tiré par Tamahou au moment où le capitaine sortait de la cache pour retourner vers la chaloupe.

En attendant ce coup de feu et la riposte d'Hamelin, l'officier de douane et Antoine tressaillirent violemment.